

seulement autour des lacs Nomingue, il y a six lieues de bonnes terres à prendre. La largeur de la plaine est de 24 milles, en grande partie couverte de bois franc. C'est un pays ondulé juste comme il faut pour s'égoutter sans frais.

Cette région de bonnes terres traverse le Lièvre et s'étend jusqu'au lac Baskatong, sur la Gatineau, et elle atteint dans sa longueur jusqu'à 70 milles.

*Colonisation.*—Le R. P. Hudon provincial, le R. P. Raynel, M. le curé Labelle, M. Fontaine et M. J. Bureau, sont partis ces jours derniers pour un voyage dans les cantons du Nord. Les révérends Pères se rendront au lac Nomingue. M. le curé Labelle et M. Fontaine iront aux sources de la rivière du Lièvre, qu'ils descendront ensuite jusqu'à Buckingham, sur l'Ottawa, où ils espèrent arriver dans trois jours.

— Dans le comté de Beauce un grand nombre de nos compatriotes, sans ouvrage, se préparaient à quitter le pays. A la pensée que ce comté allait perdre une partie de ses meilleurs bras, abandonner la charrue pour aller demander de l'ouvrage dans les manufactures des États Unis, les curés de St. Joseph de la Beauce, St. François de la Beauce et St. Victor de Tring, ont fait un suprême effort pour les inviter à prendre des terres dans le township Metgermette. Ils ont nommé plusieurs cultivateurs dans le but d'explorer cette nouvelle localité afin de s'assurer s'il n'y aurait pas moyen de s'y établir avantageusement par la culture. Sur un rapport favorable, dans l'espace d'une semaine, chacune de ces paroisses comptait plus de 30 à 40 colons qui ont acheté des lots dans le township Metgermette afin de se livrer vigoureusement et sans retard au défrichement de ces lots qui sont des plus propres à la culture. Le mouvement est tellement prononcé que dans tout le comté de Beauce on ne parle que de colonisation, et nous ne serions pas surpris d'apprendre qu'avant longtemps ce township soit entièrement ouvert à la colonisation.

*Le commerce de bétail.*—Nous empruntons à l'*Electeur* la traduction de l'article suivant du *Globe*:

« L'augmentation des affaires, dans l'exportation du bétail en Europe, est peut être la plus remarquable des faits qui se soient produits depuis quelques temps dans le monde commercial. Ce fut en 1875 qu'à titre d'essai, on expédia quelques cargaisons de bestiaux en Angleterre. Ces tentatives ne produisirent que des résultats négatifs; mais elles acquirent assez d'expérience aux hommes énergiques qui se livrèrent à ce commerce pour les amener à la conclusion qu'il y avait de l'argent à faire dans ce négoce, s'il était bien conduit. Convaincus de ce fait, ils persévérèrent dans leur entreprise, et ils ont réussi à établir sur des bases solides un commerce qui promet de devenir la branche la plus importante du commerce d'exportation de ce continent. A lui seul, le Canada expédiera probablement, cette année, en Europe, de 75,000 à 80,000 têtes de bétail.

« Il y a quelques semaines, le rapport sur les exportations de bétail de Montréal en 1880 accusait les chiffres suivants;

Bêtes à cornes.....	21,627
Moutons .....	48,353
Cochons .....	566

« L'exportation de bêtes à cornes accuse déjà une augmentation de 100 pour 100 sur la totalité des opérations de l'année dernière, et l'exportation des moutons une augmentation de 35 pour 100. Ces exportations auraient été beaucoup plus considérables, n'eût été le fait très important que nous n'avions plus d'animaux propres à l'exportation.

« Si le Canada a fort bien réussi à ouvrir ce commerce, les États Unis ont fait encore plus, quoiqu'ils n'aient pas mieux réussi, si on tient compte des ressources des deux pays. En 1876 les Américains ont exporté morts et vivants, 22,500 têtes de bétail. Ce nombre s'est accru à 60,000 en 1877; à 95,600, dont 30,000 bêtes à cornes vivantes en 1878; à 105,324, dont 33,265 vivantes, en 1879; à 118,376, dont 53,33 vivantes, jusqu'au 14 août 1880. Les bestiaux exportés par les Américains sont choisis parmi les animaux engraisés dans les pâturages de l'Ohio et des territoires situés à l'ouest de cet État.

« Le commerce d'exportation des bêtes à cornes est susceptible d'expansion à l'infini, et les avantages qu'il offre sont si grands qu'une bonne partie des capitaux sans emploi dont on nous parle tant, rechercheront probablement un placement dans ce commerce. Les cultivateurs sont naturellement appelés à bénéficier de ce nouvel emploi des capitaux. La première condition à laquelle ce commerce peut réussir, c'est que la généralité des cultivateurs renonce au préjugé qu'ils entretiennent sur l'amélioration des races. Il est désagréable d'avoir à constater l'existence de ce préjugé. Pour le faire disparaître, il faut démontrer aux cultivateurs, par la pratique et des faits tangibles, que l'amélioration des races paie.

Pour la plupart des cultivateurs, il ne suffit pas de publier dans les journaux qu'un fermier a reçu 6 cent et quart la livre—l'animal péché vivant—pour 1,600 livres de bétail, au lieu qu'un autre n'a reçu que 2 cents et demi la livre, pour 1,600 livres, parce qu'il a fallu à ce dernier deux animaux pour former ce poids. Il ne suffit pas de dire au cultivateur que chaque livre vendue à 6 cents et quart a coûté moins à l'éleveur que chaque livre des deux animaux vendus à 2 cents et demi.

Beaucoup de cultivateurs voudront faire eux-mêmes l'expérience de ce fait avant de consentir à croire que leur système d'élevage est radicalement mauvais. Des milliers de cultivateurs ne seront probablement jamais convaincus des avantages résultant de l'emploi des bons reproducteurs mâles, mais végèteront dans la routine jusqu'à ce que le shérif leur fasse visite. Quoique puissent en penser ces cultivateurs, il est incontestable qu'il faut opérer un changement radical dans notre système d'agriculture. Heureusement que le commerce d'exportation du bétail commence juste au moment où il peut faire le plus de bien. Il est évident qu'à l'avenir la différence entre le prix des animaux de bonne qualité et de ceux de qualité inférieure augmentera considérablement. Si cela a lieu, il est facile d'en prévoir le résultat. Les cultivateurs qui ne voudront pas suivre le mouvement du progrès disparaîtront et seront remplacés par des hommes plus amis du progrès.

« Il n'est pas hors de propos de faire quelques remarques sur la partie pratique de cette question. Tous les importateurs s'accordent à dire que les races